Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 144

Artikel: Un legs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250050

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

il se place lui-même. On dirait une balance ambulante. Ballot et bagage peuvent aussi se transporter à dos de mulet. Mais pour le transport de sa personne, le voyageur fait assez souvent usage, comme nous l'avons dit, de la chaise mandarine on à porteurs. Elle est faite de branches de bambou croisées à jour en forme de treillis. L'intérieur est garni de coussins. Extérieurement, elle est selon la saison, recouverte d'une toile de coton coloriée ou d'une étoffe de laine ou de soie.

Par temps de pluie, cette étoffe est soigneusement doublée d'une garniture de taffetas imperméable. C'est le véhicule préféré des mandarins et des riches. Pour les mandarins militaires, ils ne doivent hiver comme été, voyager qu'à cheval. Les dames chinoises de haut rang effectuent assez fréquemment les quelques voyages qu'on leur permet dans des litières commodes et bien fermées portées par des chevaux ou des mulets.

Pour les voyageurs qui ne peuvent se payer ce mode de transport, il en est d'autres moins coûteux, mais aussi moins commodes : voitures à bœufs, chevaux, mulets. De quelque véhicule du reste que le voyageur puisse faire choix, il n'en est absolument aucun en Chine qui connaisse des ressorts. Il est un de ces véhicules assez en usage qui est d'une piquante originalité. Il n'a qu'une unique roue. Cette roue très-élevée, se trouve posée au milieu de l'essieu, sur lequel, grâce à des supports fixés à ses extrémités, porte une sorte de civière. Cette voiture singulière peut à la fois servir pour personnes et pour bagages. Le voyageur prend place en ce cas à l'arrière ou à l'avant de façon à faire contrepoids à ses bagages posés à l'autre extrémité. S'il n'a pas d'effet à faire transporter, il s'assied simplement au milieu. C'est de l'arrière que se pousse ce véhicule. Quand la charge se trouve trop lourde, un second homme de peine est adjoint au premier, qui lui, tire alors par devant. Ces voitures si étonnantes pour l'Européen, sont aussi susceptibles d'être attelées à un cheval, âne ou mulet. Dans ces divers modes de locomotion, le Chinois est même venu à faire ingénieusement appel à la force du vent. Sur une espèce de charette lourde et massive il a eu idée de dresser comme un mât, en possession d'une natte de bambou faisant fonction de voiles. A l'aide de cordes, à son gré il l'oriente et la déploie au souffle du vent, des brises et des zéphirs, qui ces derniers, ne laissent point, vu son agencement voilier, de lui prêter force et appui. Il est facile de comprendre l'étonnement qui doit s'emparer de l'étranger quand pour la première fois il voit défiler sur les routes les unes à la suite des autres tout une longue série de ces barque de terre ferme. Sur les grands chemins et même sur ceux des simples villages, se rencontrent des hôtelleries de toutes classes. Il en est dont on ne peut s'empêcher de sourire en lisant les inscriptions pompeuses et alléchantes de leurs enseignes : *Aux cinq Béatitudes, A la Félicité parfaite. Au plaisir sans fin*, etc. Dans le fait ce sont habituellement de détestables tavernes, où l'infortuné voyageur ne trouvera qu'à grand peine pour rassasier sa faim que des mets indigestes et grossiers, où la plus douillette couche qu'il pourra ambitionner consistera en une simple natte étendue par terre. Heureux qui avant eu soin de s'accompagner de provisions de voyages, ne sera pas obligé d'y débarquer. Par les soins du grand tribunal des travaux publics, le long des grandes routes se trouvent disposés de distance en distance de vastes hangars ou chacun peut sans bourse délier, trouver asile pour la nuit. C'est là aussi que le jour, on peut trouver un abri contre les pluies si fréquentes en automne, ainsi que l'été contre les ardeurs dévorantes du soleil. Les pagodes et les temples que rencontre également le voyageur sur sa route lui demeurent librement ouverts toute la journée. Sitôt par contre la nuit venue, s'il ne jouit du titre de mandarin il sera bel et bien mis à la porte, contraint de chercher refuge ailleurs.

Le grand tribunal des travaux publics compte aussi parmi ses attributions l'entretien dont il doit prendre soin des sépultures impériales. La piété filiale est en Chine, on le sait, un dogme d'une aussi universelle que profonde vénération. Lors donc que l'empereur, le fils du ciel, le père et la mère de la grande famille chinoise, vient à mourir, sa mort prend les proportions d'une calamité publique plongeant dans le deuil toute la nation. C'est ce sentiment de piété filiale envers l'empereur qui explique le mieux la magnificence vraiment extraordinaire déployée pour les sépultures impériales. Chaque dynastie a son lieu de sépulture spécial. L'un des plus remarqnables et des mieux conservés est celui de la dynastie des Ming. Il est situé dans la province du Chan-si, sur les flancs d'une montage. Bien qu'il ne renferme que quatorze mausolées, il n'en comprend pas moins un immense territoire. Ces monuments funèbres se trouvent en effet placés à une grande distance les uns des autres, séparés entre eux, ainsi que cela existe d'ailleurs dans les autres lieux de sépulture impériale, par des forêts de cyprès et d'autres arbres au vert feuillage où jamais ne pénètre la hache du bucheron. Chaque mausolée est précédée de longues et magnifiques avenues bordées des deux côtés d'un nombre prodigieux de gigantesques statues de grands personnages ainsi que de divers animaux. Ces statues sont taillées dans de magnifiques blocs de granit et de marbre. Les souverains de la dynastie actuelle d'origine tartare ou mandchoue, ont choisi le pays de Moukden, berceau de leur race, où vient d'être massacré Mgr Guillon, pour dormir leur dernier sommeil. Le lieu de leur sépulture qui n'est pas d'un aspect moins étrange, ne le cède en grandeur, en richesse et en splendeur à aucune de ces vastes nécropoles impériales.

G. MARTIN, curé de Pleigne.

(A suivre.)

---

que ces yeux sincères exprimant une si loyale affection ; rien que ce petit ange consolateur qui mettait un rayon sur ses tristes journées de pauvre infirme condamné à la réclusion ; rien ? mais elle était son unique bonheur !

Le visage d'Yvan avait pris cette fixité d'énergie, qui indiquait l'invincible résolution de pratiquer le devoir, et le devoir, pour lui, c'était d'accepter la souffrance, celles du corps, celles du cœur, et de les accepter avec sérénité. Allons, il fallait soutenir son cœur accablé par la prière ; réconforter son âme si lasse par de stoïques lectures. Il ne voulait plus se laisser défaillir dans une angoisse d'isolement. Il fallait se soumettre au départ d'Alba, comme à un fait accompli, et porter les yeux plus loin et plus haut.

X

Le chemin de fer, de construction toute récente, qui emportait Alba vers la maison de son grand'père, serpentait au milieu de la campagne la plus riante et la plus fleurie qui se puisse imaginer. Madame de Guinto, qui servait de chaperon à son élève, s'était plongée dans la lecture d'une œuvre allemande, tandis qu'Alba, le front sur la vitre, regardait les vergers d'abricotiers et d'amandiers se presser des deux côtés du chemin.

Mais la jeune fille restait triste ; elle était encore sous la douloureuse impression du départ, et tout ce soleil, toutes ces couleurs bariolées des habitations ; tous ces orangers et ces citronniers des vergers ; ces palmiers et ces roses des jardins, ne pouvaient ramener le sourire sur ses lèvres, d'ordinaire si rieuses. Avant même d'avoir atteint Damas, elle n'avait qu'un désir : revenir vers la France, car elle avait trop de peine loin de ses amis, et déjà elle disait :

— Ah ! chère madame de Guinto, il n'y a qu'un remède à l'absence c'est le retour.

On arrivait : le train, après avoir franchi un immense pont en fer, entrait en gare, et, comme dans les villes d'Europe, stationnaient le long d'un avenue plantée d'arbres, un nombre considérable de voitures.

(La suite prochainement.)

UN LEGS

Au point de vue matériel, c'était un homme heureux que maître Fulgence Cagniard. La maison toute neuve, si riante avec ses briques très rouges et ses volets très verts, où il s'était retiré, après avoir fait fortune « dans la culture », était la plus vaste, la plus confortable du village de Fontville (Eure). A chaque semestre, les quatre fermiers entre les mains desquels le bonhomme avait réparti les terres que jadis il faisait valoir, se dirigeaient vers son domicile, ayant sous leur blouse des sacs rebondis qu'ils remportaient vides, non sans avoir choqué contre le gobelet d'argent du vieillard leurs verres où le cidre doré bouillonnait gaiement.

Donc, par ce dimanche de septembre 1896, songeant qu'approchait la Saint-Michel, que la récolte avait été bonne et que ses locataires n'auraient aucun prétexte valide pour retarder leurs paiement, maître Cagniard se leva joyeux, à l'aube pointante. Dédaignant l'appel des cloches qui jetaient dans l'air embaumé les sons du premier Angelus, puis l'annonce de la messe matinale, l'ex-fermier se promena longuement dans son jardin clos d'aubépine ; il coupait çà et là quelque branche gourmande, arrachait un pied de sauve ou de liseron. Il songea ensuite au déjeuner de ses lapins, puis à son repas personnel, et les douze coups de midi le trouvèrent devant un bon pot au feu comme savait en faire sa vieille bonne Gracieuse... qui moins, que personnes, méritait ce nom.

Ayant mêlé la fumée de deux bonnes pipes à celle du café que suivirent de nombreux post-scriptum aux noms variés, pittoresques et très normands, Cagniard constata que l'heure était venue de « rendre visite à sa défunte ». Il remplissait ce pieux devoir chaque semaine depuis près de quarante années, ayant conservé en somme un regret sincère de celle qui l'avait quitté trop vite, avant que des têtes blondes fussent là pour égayer le logis. L'isolement, certes, avait pesé longtemps à maître Fulgence. Il finit toutefois, en homme pratique, par s'arranger une petite vie très uniforme et assez égoïste, remplie surtout par un labeur acharné qui lui permit, quand il fut septuagénaire, de s'estimer à juste titre le plus riche propriétaire du canton. Aussi faisait-il, bien des jaloux (ce qui, paraît-il, est pour certains une jouissance) parmi une population, ardente au gain, attachée à la glèbe...

Osseux et robuste encore sous sa blouse luisante, et coubant sa taille, jadis très haute, vers la terre que, si longtemps, il avait déchirée de sa charrue, Fulgence Cagnard, par cet après-midi de dimanche, s'achemina vers le petit cimetière de Fonteville, où, dominant à peine l'herbe drue, les noms d'obscurs paysans sur

des croix de bois lentement s'effacent. Après avoir fait « un brin de jardinage » à la tombe dei « la bourgeoise », le vieillard ne fléchit point le genou. Depuis un demi-siècle, il avait désappris la grande science de la prière, cette science qui seule pourtant est accessible, même aux ignorants, et surtout aux humbles. Il se contenta d'embrasser d'un long regard l'horizon dont toujours s'étaient emplis ses yeux, les champs dégarnis par la moisson, les prairies où les derniers regains étaient fauchés, les collines boisées sur lesquelles l'automne mettait ses premières teintes sombres.

Au milieu de l'enclos funèbre, l'église dressait son clocher moussu incliné sous le poids des siècles. Jamais, sauf — pour obéir presque inconsciemment à une tradition vénérable — aux jours de la Toussaint et des Rameaux, Fulgence Cagniard ne franchissait le seuil du temple. Et, comme beaucoup de ses voisins l'imitaient en ces deux fêtes, l'humble sanctuaire paraissait alors presque riant avec la foule qui l'emplissait jusqu'au porche, et avec tout le modeste luxe qu'y déployait l'abbé Belloncle, le curé de Fonteville, heureux de ne point prêcher, pour une fois, dans le désert.

Mais, par ce dimanche de septembre, en une région où, plus qu'ailleurs, la foi languit, l'église était à peu près déserte ; aux chœur, deux chantres édentés martelaient seuls les saintes paroles des psaumes ; les enfants des catéchismes leur faisaient, tant bien que mal, écho. Au bas de la nef cinq ou six vieilles femmes, des pauvresses pour lesquelles le dimanche était comme un repos, comme un fugitif et pâle rayon de soleil dans leur dure et terne existence, égrenaient leur chapelet de buis.

Mû par une inspiration qu'il ne s'expliqua point, mais qui venait du ciel, Fulgence Cagniard entra. Et en voyant la solitude qui régnait sous la voûte délabrée, en contemplant les autels dépeints qu'ornaient de fausses fleurs poussiéreuses, en regardant le curé, qui, dans sa stalle, semblait tout triste du bien qu'il rêvait et qu'il ne parvenait pas à faire, le vieux fermier sentit quelque chose comme une émotion lui poigner le cœur. Son front se raya d'un pli sombre. Il se prit à murmurer un lambeau de prière qu'à grand'peine il retrouva au fond de sa mémoire, et lorsqu'il sortit bientôt après, il grommela entre les dents qu'il n'avait plus : Tout de même, ça ne doit point être pour s'amuser qu'on *se met* curé de campagne. »

Il ne parut cependant pas que cet épisode eût laissé beaucoup de traces dans l'âme épaisse du vieux fermier. De nouveau son potager et ses lapins semblèrent accaparer toutes les préoccupations dont il était susceptible. Et quand il retourna au cimetière, il n'entra plus dans l'église où le plâtre des murs sous les atteintes du temps s'effritait davantage, où chaque mois qui passait mutilait un peu plus les vieux saints de pierre...

Or, voici qu'il y a une huitaine, ayant « pris un coup d'air », le bonhomme sentit soudain que « ça n'allait pas », que l'heure était venue de faire face à la mort qu'il avait toujours défiée, dans sa vigueur de paysan « bâti à chaux et a sable. » Avant de s'aliter, avec des efforts presque héroïques, il écrivit six ou sept lignes sur un papier timbré, puis il appela Gracieuse que de tristes pressentiments rendaient plus maussade encore qu'à l'ordinaire, et il lui dit d'une voix ferme ; « Je crois bien que j'ai fumé ma dernière pipe. Va chercher l'abbé Belloncle. »

Lorsqu'il entra dans la chambre où allait mourir le vieillard, le prêtre ne put se défendre d'un petit mouvement de sainte joie. Depuis vingt années qu'il évangélisait la commune, nul de ses paroissiens, trop négligents durant leur vie, n'avait pourtant quitté la terre sans le pardon suprême. Et, longtemps le bon curé avait craint que, seul, Fulgence Cagniard ne restât jusqu'au bout inaccessible aux appels d'En-haut, pour continuer son rôle d'homme fort...

Avant-hier, la pieuse satisfaction du vieux prêtre s'est changée en un véritable transport d'allégresse et de gratitude quand il sut que, de sa main inhabile rendue tremblante par la mort qui approchait, sur la dernière feuille de papier timbré qu'il ait remplie, Fulgence Cagniard avait tracé ces quelques mots : « Je lègue toute ma fortune à M. l'abbé Belloncle, pour qu'il fasse construire une église neuve, avec l'espoir qu'elle sera mieux que l'ancienne, aimée et fréquentée par les paroissiens de Fonteville. Et je voudrais réparer ainsi les fautes d'une existence que la religion aurait rendue meilleure, plus utile, plus heureuse. »

Joseph LEGUEU.

Les mesures contre la peste

On signale toujours des cas de peste à Glascow et on se demande si le fléau restera circonscrit à cette cité.

Un rédacteur du *Gaulois* a interviewé le « chef du laboratoire de la peste » à l'Institut Pasteur et lui a demandé son opinion sur la redoutable épidémie qui vient d'effleurer l'Ecosse.

Nous sommes, dit-il, dans le laboratoire de la peste. Ici et là, des bocaux, prisons transparentes où s'agitent des souris blanches ; sur des rayons étagés, une bibliothèque de bactériologiste, avec, dans les cases vides, des petites boîtes d'acajou renfermant de mystérieux appareils, des éprouvettes, des flacons. Sur la table, un microscope compliqué, des lancettes, de longues pinces, une seringue de Pravaz.

— Vous pouvez rassurer vos lecteurs, nous dit notre interlocuteur. Si la peste venait nous sommes armés pour la combattre.

« Et puis, je ne sais pourquoi on s'imagine ce fléau comme la plus terrible maladie qui puisse sévir sur l'humanité ; la peste n'est pas plus dangereuse que la fièvre typhoïde, l'influenza ou le choléra ; en effet, le choléra et la fièvre typhoïde sont contagieux par le tube digestif, tandis que la peste n'est guère transmissibleque par inoculation.

« Le principal facteur qui se charge de sa propagation, c'est le rat ou plutôt les parasites que ce rongeur porte sur lui. La moindre piqûre de puce peut communiquer la peste avec plus de sûreté que le contact d'un pestiféré. En effet, du corps d'un Annamite pesteux, par exemple, une puce gorgée de sang contaminé sautera sur le dos du premier rat ou de la première souris qui passe, elle suivra son rat sur un navire en partance pour n'importe quel port du monde ; par monts par vaux, elle viendra échouer dans la chemise d'un honnête matelot ou passager, qui, deux jours plus tard, sera atteint de peste bubonique.

. . . . . .

« Le microbe de la peste est un coccobacille de forme ovulaire, voyez. »

Le docteur nous fait voir, dans son microscope, une petite lamelle de verre où sont déposées des cultures, des microbes prises dans la rate d'une souris pestiférée.

Cela ressemble vaguement à une carte géographique coloriée de rouge et de violet. Au milieu des globules de sang teintés de mauve, se trouvent des taches rouges, ovales, parfois accouplées. Ce sont des microbes de la peste... parfaitement inoffensifs, d'ailleurs, puisque l'aimable docteur consent à nous offrir cet échantillon curieux de la flore de l'institut Pasteur.

Car le bacille de la peste est un végétal ;

— C'est une sorte de champignon, de cryptogame, et nous le cultivons ici en l'ensemençant sur des milieux spéciaux.

« Voyez cette éprouvette, il y a là des bacilles qui ont tué le docteur Muller, et il y en a assez pour infecter tout Paris. »

Cette affirmation jette un léger froid sur la conservation et, pour faire diversion, nous nous tournons vers les bocaux de verre où les petites souris blanches furètent, le mufle rose en quête.

— Ce sont des souris pesteuses, explique le savant. Celle-ci ont été infectées, puis immunisées à l'aide du sérum, ce qui prouve que notre sérum est bon, car deux autres souris sont mortes de la peste, qui avaient été infectées, mais non inoculées afin de servir de témoins. Voyez, celles-ci se portent bien.

« La peste, d'ailleurs, n'est pas aussi contagieuse, même par inoculation, qu'on l'imagine ; tenez, il y a trois semaines, j'ai été mordu par une de ces petites pestiférées, et cependant je ne m'en porte pas plus mal. La frayeur est aussi un exellent élément de contagion. Donc, le meilleur moyen pour échapper à la peste est d'observer dans les soins de la toilette une minutie rigoureuse. D'ailleurs, l'Européen, en raison de son tempérament et des conditions du bien-être où il vit, est plus réfractaire à la peste que les Hindous, les Chinois et tous les peuples d'Orient. Ce qui explique l'épouvantable mortalité causée par la peste dans ces régions, c'est d'abord l'aptitude spéciale des sujets, toute absence d'hygiène et puis l'inoculation naturelle du microbe. La plupart de ces indigènes marchent pieds nus sur les routes, et dans les broussailles, où des animaux atteints de la peste ont laissé des gouttes de sang souillé sous l'arête des cailloux et la pointe des épines.

« Au sujet des mesures préventives contre la peste, je vous ai dit que les mesures les plus efficaces étaient prises dans tous nos ports. En dehors des formalités de la quarantaine, dès qu'un malade présente des symptômes suspects, on l'inocule, ainsi que le médecin qui le soigne et toutes les personnes dont ils 'est approché. Il y a des réserves de sérum dans tous les ports.

« Et puis l'efficacité de notre traitement est à la fois curatif et préventif ; l'injection hypodermique de 5 à 10 centimètres cubes de sérum immunise pendant trois semaines. On soigne les pestiférés au moyen d'injections intra-veineuses, depuis les heureuses expériences qui ont été faites de ce procédé, à Oporto, par les docteurs Salimbeni et Calmettes. La proportion des guérisons ainsi obtenues est la même que pour la diphtérie combattue par le sérum. »

LETTRE PATOISE

Da lai Montaigne

Dains in velaidje appelaî Nimportou, ai y aivait in bon véye tchurië, qu'aimmaît bin recidre ses aimis, mais el 'avait enne tieusenière qu'était aivaricious, ayâle, qu'elle gremoinnait tchèque fois qu'ai fayait botai in service de pu. In djeuene vithiaire, qu'i veniaît bin sevant, se bayé en voudge de ci défât ; tchain elle était encoué mâ virië, elle n'y botait que tchétchur enne pommate, in vare de vin... el étint quasi rationnais ! Ai se dié ; « Toi, i veu vouë te faire ai faire in pô pénitaince pou ton aivouairice. Le tchurië allé in djoué feu ; le vithiaire en profité pou allai demaindai aipré lu. Lai servainte